

l'on doit se contenter des principes généraux applicables au cas. Il deviendrait peut-être dès lors très-opportun de faire un commentaire historique pour expliquer l'absence de précédents étrangers et démontrer en quoi tel principe général justifie telle situation ou telle loi particulière. Ce serait un surcroît de besogne ; mais la chose en vaut la peine, d'autant plus qu'on donnerait par là un dernier perfectionnement à l'œuvre.

J. A. MOUSSEAU.

#### COURRIER D'ONTARIO.

Ah ! mais, c'est un peu fort cela, voyons. La poésie est une excellente chose, et la fantaisie a des charmes à nuls autres pareils ; mais encore faut-il que le caprice ingénieux du poète, que son génie créateur, si vous aimez mieux, sache en temps et lieu s'imposer des mesures et des limites.

Faire changer d'âme à deux individus, de manière que vous, par exemple, cher lecteur, vous soyez moi, et que moi, j'aie l'honneur d'être vous, cela m'a l'air légèrement renversant, même pour une imagination enflammée par les ardeurs de la canicule.

Mais où commence l'impossible pour les poètes ? Quelles bornes mesurer à la fougue de leur fantaisie délirante ? La vraisemblance, le possible, la limite existent-ils pour eux dont les regards inspirés percent les nuages et vont bien loin par-delà l'horizon chercher les rêves mystérieux dont ils bercent leur imagination ?

C'est en sortant de la lecture d'*Avatar*, par Théophile Gautier, que j'écris ces lignes, chers lecteurs. Il y a dans ce conte, ou ce petit roman, comme vous voudrez l'appeler, un déménagement analogue au déplacement dont nous parlions tantôt. C'est la saison des déménagements, et cette histoire me paraît en ce moment d'une actualité saisissante. Lorsqu'une maison se vide de haut en bas, et voit disparaître tout à coup les hôtes qui l'ont animée pendant un an ou plus, elle prend un air de deuil et de tristesse qui se communique en quelque sorte à tout le voisinage. Le déménagement des âmes, tel que l'a peint Théophile Gautier, pourrait porter quelques personnes à la mélancolie ; mais quant à moi, j'avoue qu'il m'a fait rêver, et voilà tout.

Octave de Saville était devenu amoureux fou d'une femme divinement belle, qu'il avait rencontrée pour la première fois à Florence, à la promenade des Cascines. Il n'est pas étonnant du tout que cette femme inspirât subitement une passion aussi violente, car elle portait, au dire du poète, « une robe de ce vert d'eau glacé d'argent qui fait paraître noire comme une taupe toute femme dont le teint n'est pas irrégulier ». Un grand crêpe de Chine blanc, tout bossu de broderies de la même couleur, l'enveloppait de sa draperie souple et frisée à petits plis, comme une tunique de Phidias. Le visage avait pour auréole un chapeau de la plus fine paille de Florence, fleuri de myosotis et de délicates plantes aquatiques aux étroites feuilles glauques ; pour tout bijou, un lézard d'or constellé de turquoises cerclait le bras qui tenait le manche d'ivoire de l'ombrelle.

Voyons, lecteur, recueillez-vous un instant, juste le temps nécessaire pour vous supposer à cheval aux Cascines, à Florence, à côté d'une femme splendide, habillée d'une telle robe, d'un tel chapeau, et d'un tel lézard, et dites-moi si vous n'allez pas vous écrier tout d'abord : « Moi aussi je t'adore, je n'ai jamais aimé que toi ! »

La jolie créature au lézard d'or s'appelait Prascovie Labinska, ce qui vous est sans doute indifférent et à moi aussi.

Octave se fit présenter chez elle et en devint tellement fou qu'il passait des heures entières à murmurer en façon de litanie d'amour ces deux mots : Prascovie Labinska. Vous voyez cela d'ici. On demandait à M. Octave s'il prenait du sucre dans son café, ou du *kitsup* dans son potage, et il répondait, les yeux au ciel : Prascovie Labinska.

Mais le pauvre Octave allait avoir un rude moment à subir.

Lorsqu'on est amoureux, il est de règle générale que l'on déclare son amour ; je sais bien qu'à la rigueur on peut s'en abstenir, mais lorsqu'on s'abstient, on passe dans la catégorie des amoureux platoniques, laquelle est très-respectable sans doute, mais peu acceptable néanmoins pour la généralité des mortels.

Quand Octave, toujours passionné comme ci-devant, crut que le moment était venu d'interrompre ses litanies et de se jeter aux genoux de Prascovie pour lui offrir tout ce qu'il est d'usage d'offrir en pareille circonstance, Prascovie tendit vers lui sa belle main ornée d'un lézard, et lui dit :

« Ne dites pas un mot, Octave ; vous m'aimez, je le sais, je le sens, je le crois... Je regrette que vous m'avez rencontrée... mais un ange au bouclier de diamant, à l'épée flamboyante, me garde contre toute séduction, et cet ange, c'est mon amour, j'adore le comte Labinski, mon mari. J'ai le bonheur d'avoir trouvé la passion dans le mariage. »

Après avoir reçu cette douche sur son front brûlant, Octave prit le bateau à vapeur et s'éloigna de Florence, la mort dans l'âme.

Mais on n'a pas aimé impunément une femme qui s'habille, pour aller aux Cascines, de ce vert d'eau glacé d'argent qui fait paraître noire comme une taupe toute femme dont le teint n'est pas irrégulier. Octave de retour à Paris fut en proie à la mélancolie. Il n'avait plus la volonté de vivre, et son âme se détachait insensiblement de son corps. Inquiets sur son état, ses parents firent venir auprès de lui le célèbre docteur Balthazar Cherbonneau. Ce docteur singulier, revenu des Indes après un long séjour, passait pour opérer des cures merveilleuses.

Le docteur vit de suite de quoi il s'agissait ; et il dit à Octave : « Je lis dans vos yeux ternes, dans l'habitude découragée de votre corps, dans le timbre sourd de votre voix, le titre d'une pièce de Shakespeare, *Love's labours lost*. »

— Cela veut dire, si je ne me trompe, répondit Octave, *peines d'amour perdues*.

— Précisément.

Octave vit bien que du moment que sa figure pouvait servir d'affiche au théâtre de Shakespeare, il lui était parfaitement

inutile de se montrer discret avec le docteur à l'endroit de ses sentiments envers la belle Prascovie Labinska. Aussi s'empressa-t-il de lui tout raconter.

Lorsque de Saville eut terminé son récit, Cherbonneau lui demanda s'il avait revu la comtesse.

— Non, répondit Octave, mais elle est à Paris. Et il tendit à Balthazar Cherbonneau une carte gravée sur laquelle on lisait :

« La comtesse Prascovie Labinska est chez elle le jeudi. »

Dans la suite du récit, Balthazar révèle à Octave qu'il a appris dans l'Inde, du pénitent Braoma-Logum, une formule magique qui lui permet de dénouer les liens terrestres, et propose à son jeune ami de faire passer son âme dans le corps d'Olaf Labinski, et réciproquement.

Octave ne dit pas non, tant il est toujours idiot d'amour.

La réputation du célèbre docteur prenait à Paris des proportions si colossales que tout le monde voulait l'entretenir, au moins quelques instants. Le comte Labinski fit comme tout le monde, et se présenta. Une fois que Balthazar vit sa proie dans son antre, il l'envoya vite chercher Octave, pour proposer à son âme de passer immédiatement dans le corps de Labinski.

L'âme consentit et quelques minutes après, grâce au magnétisme, à l'électricité, à je ne sais plus quoi, l'âme d'Octave avait cédé sa place à celle du comte, et avait pris la sienne.

Octave, sous les traits d'Olaf, se rendit à l'hôtel Labinski, où tout le monde le reçut comme le maître en personne.

Olaf, réveillé après le départ d'Octave par le célèbre docteur Balthazar, voulut aussi aller se loger à l'hôtel Labinski, sa demeure à lui ; mais son suisse, un colosse, le flanqua à la porte. Vous comprenez, le pauvre comte ne se ressemblait plus du tout, puisqu'il habitait l'enveloppe mortelle de M. de Saville.

Octave se trouvait excessivement gêné dans l'hôtel Labinski dont il ne connaissait nullement les êtres. Cependant, guidé par les domestiques, il parvint jusqu'à la comtesse ; mais la comtesse, tout en le reconnaissant pour son mari, lui trouva le regard si étrange, qu'elle crut que le séjour de Paris commençait à lui gêner son cher époux. Elle s'enferma dans sa chambre et mit le verrou.

Le lendemain, regrettant son mouvement d'humeur de la veille, elle tâcha de faire oublier ce mauvais quart d'heure, en parlant Polonais à son petit mari. Or, Octave, tout Olaf Labinska qu'il fut en apparence, ne savait pas un mot de Polonais. Vous savez, le Polonais, on n'apprend pas cela pour son plaisir. La comtesse avait beau multiplier les questions polonaises à son petit mari, le petit mari rougissait et gardait le silence.

— Ah ! ça, finit-elle par dire, est-ce que vous ne la savez plus, la langue de la patrie, la langue des aïeux, la langue dans laquelle vous m'avez dit les premiers mots d'amour.

— Je crois que non, balbutia Octave....., cette diable de langue est si difficile !

La comtesse, comme bien vous pensez, se remit comme de plus belle à boudier son noble époux, et à sa place, lectrices, vous en auriez fait autant.

Pendant ce temps-là, le comte, qui avait bien été obligé de se réfugier à la demeure d'Octave de Saville, jurait, tempêtait et vouait le genre humain à l'exécration. Ayant trouvé dans l'appartement la carte de Prascovie, il attendit le jeudi avec impatience pour faire une visite à sa femme. Le jour arrivé, il se présenta à l'hôtel. La comtesse était au salon avec Octave. Après quelques minutes d'entretien, le comte n'y tenant plus, sauta à la gorge d'Octave, en s'écriant :

— « Voleur, scélérat, brigand, rends-moi ma peau ! »

Témoin d'un tel acte de démence, la comtesse le fit mettre à la porte.

Bref, Octave et Olaf finirent par se battre en duel. Ils ne se firent pas grand mal. Après le duel, Octave, désespérant de se faire aimer de Prascovie, même sous son déguisement, proposa au comte de lui rendre son âme, ce à quoi celui-ci consentit volontiers. Le docteur Cherbonneau fit l'opération en un clin d'œil.

Le comte remis en possession de son enveloppe mortelle s'empressa d'accourir auprès de la comtesse. La comtesse lui parla polonais, le comte lui répondit, et ils furent heureux.

C. T.

Un voyageur continue de faire dans le *Journal de Québec* des récits intéressants. Voici ce qu'il dit encore au sujet de la Baie St. Paul :

« Lors de la prise du pays en 1759, la Baie Saint-Paul eut sa grande part des malheurs de la guerre. Le capitaine Gorham, dit un mémoire du temps, revint le 15 août 1759, d'une excursion pour laquelle il était parti dès le commencement du mois. Il avait eu sous ses ordres 150 voltigeurs, un détachement des divers régiments, des montagnards, des marins, formant en tout un corps d'environ 300 hommes. Ils montaient un vaisseau armé et trois transports. Il avait aussi sous ses ordres un lieutenant de marine et quelques hommes de service pour les aider. Le 4 août, il se rendit à la Baie Saint-Paul, paroisse où il trouva 200 hommes qui se montrèrent très-actifs à détruire les embarcations anglaises. A trois heures du matin, le capitaine Gorham avait pris terre, passant à travers de leurs gardes, d'environ 20 hommes chaque, qui avaient fait sur les troupes anglaises un feu soutenu pendant quelque temps, mais environ deux heures après on les avait forcés de quitter leurs retraites ; ils se retirèrent dans les bois et abandonnèrent totalement leur village, qui fut brûlé subséquemment. Ce village consistait en une cinquantaine de bonnes maisons et de granges. La plus grande partie du bétail avait été tué. Le parti rapportait de plus que, ce jour-là, il n'avait perdu qu'un seul homme outre deux blessés, mais que les Français avaient eu deux des leurs tués—qu'ils avaient réussi à enlever. Que, de là, il s'était rendu à la Malbaie, dix lieues à l'est, mais sur la même rive du fleuve, où il avait détruit une autre belle paroisse, d'où il avait fait déloger les habitants avec leurs bestiaux sans perte aucune ; qu'enfin, il avait fait une descente sur la rive sud, vis-à-vis l'île-aux-Coudres, et qu'il avait détruit en partie les paroisses de Saint-Roch et de Sainte-Anne, où il avait remarqué de bien belles maisons, de bonnes fermes, qu'il avait chargé les vaisseaux en cet endroit de gros bétail, et qu'il était revenu de cette expédition. »

« Lorsque la flotte anglaise remonta le fleuve, elle mouilla à l'île-aux-Coudres la veille de l'Ascension, et remplit les habitants d'une si grande frayeur que la plupart des femmes passèrent à la Baie et allèrent se cacher dans les bois, avec

les familles de cette paroisse qui ne s'élevait pas alors à un cent. On sait d'abord que le gouvernement français avait donné ordre de faire évacuer cette île ainsi que celle d'Orléans. Ces familles restèrent ainsi cachées jusqu'au commencement de septembre avec M. Chaumont. Les hommes seuls sortaient, le plus souvent la nuit, pour veiller à leurs travaux des champs et élever les fortifications de sable sur le rivage qui servaient de rempart. On voit encore aujourd'hui ces fortifications que l'on appelle les *Canons*. Le capitaine Gorham dit, dans son rapport, n'avoir eu qu'un seul homme tué, mais on assure que plusieurs eurent le même sort, et qu'on les jeta dans l'étang de la chapelle près duquel plusieurs coups de fusil furent échangés à l'endroit appelé la *Pointe d'Aulne*. Des deux Canadiens qui furent tués, l'un, Charles Demeule, de l'île-aux-Coudres, eut la chevelure levée, selon qu'il est mentionné dans son acte de sépulture. Il faut donc supposer qu'il y avait des sauvages dans le parti ennemi, car cet acte de barbarie n'est pas croyable autrement.

« Les Anglais firent de plus deux prisonniers : Tremblay, des Eboulements, et J. B. Grenon natif de la Baie Saint-Paul. Ils les amenèrent à bord et firent périr Tremblay de la manière suivante : ils le firent asseoir sur une planche, en l'élevant au haut des verges, le lancèrent sur l'eau. Il avait été condamné à souffrir trois fois ce jeu cruel, mais il expira au troisième coup. On voulut ensuite en faire autant à Grenon, mais cet homme était d'une force herculéenne, de sorte que jamais on ne put lui faire courber le jarret et l'asseoir sur la planche fatale. Le capitaine Gorham, voulant sans doute conserver la vie à un homme aussi extraordinairement fort, lui fit lier les mains derrière le dos et l'amena au Sault Montmorency.

« Là, un matelot robuste prenait plaisir à donner de temps en temps des petits soufflets sur le nez de Grenon, que cette insulte faisait pleurer de colère ; enfin, ne pouvant plus y tenir, il conjura le capitaine de lui délier les mains et lui donner sa chance contre cet insolent matelot ; ce qui lui fut accordé. Nonobstant cela, le matelot voulut continuer son amusement, mais bien mal lui en prit ; car du revers de la main seulement Grenon l'étendit sur le plancher, où il expira au bout de quelques minutes. Gorham, plein d'admiration et comme stupéfait, le fit conduire à terre sans lui faire aucun mal. On cite de ce Grenon bien d'autres faits presque incroyables, et sa réputation était telle qu'aujourd'hui encore on dit en proverbe : « fort comme Grenon. »

« Le 26 août de l'année suivante, 1760, M. Chaumont maria le sieur Jean Néron, notaire, fils de Michel Néron, de Saint-Colombe, diocèse de Bordeaux, et le premier de ce nom à la Baie Saint-Paul ; c'est aussi le premier notaire qui se soit établi dans la paroisse..... »

« Il n'est peut-être pas dans tout le pays une seule paroisse qui offre autant d'intérêt au touriste, au poète et au naturaliste que la Baie Saint-Paul. Ses hautes montagnes et ses points de vue magnifiques, sa rivière si proprement appelée le *Gouffre*, ses nombreux cours d'eau avec leurs petites chutes pittoresques, ses terres d'alluvion pleines de secrets, peut-être aux géologues, m'en sont les témoins.

« Mais, venez plutôt avec moi, et passons d'abord les caps, ces huit lieues de chemins, si célébrés dans toute la côte du nord par leur isolement de tout établissement, par leurs montées et leurs descentes interminables et par les fatigues extraordinaires qu'y éprouverent les voyageurs avant que le gouvernement eût fait faire le superbe chemin actuel.

« VOYAGEUR. »

Les journaux français nous donnent le récit des batailles du 3 et du 4 entre les insurgés et les troupes du gouvernement. Un coup d'œil jeté sur la carte que nous avons publiée, il y a quelque temps, sera très-utile pour faire comprendre le mouvement des troupes révolutionnaires.

Voici quel était le plan des insurgés : Marcher sur Versailles, en s'emparant du Mont-Valérien, dont on croyait le commandant et la garnison tout dévoués à la cause de la commune. On comptait aussi voir les différents régiments de l'armée se rallier à l'insurrection à l'approche des gardes nationaux, et, en tous cas, être en mesure de les mettre en déroute.

Plus de cent mille hommes avaient été réunis dès le matin, sous le commandement en chef du citoyen Bergeret, qui les avait divisés en trois colonnes. Les troupes s'ébranlèrent vers cinq heures, la colonne formant l'aile gauche marchant sur Fontenay-aux-Roses, l'aile droite sur Courbevoie, contre le Mont-Valérien, le centre sur Sèvres et Saint-Cloud ; les trois armées devaient converger sur Versailles, qui était le grand objectif de l'attaque.

Le centre, commandé par le général Bergeret, est venu se heurter au Mont-Valérien, avec l'espoir que les troupes allaient fraterniser ; mais la manière dont les gardes nationaux ont été reçus les a singulièrement désabusés, et ils se sont retirés en désordre, criant comme d'habitude à la trahison.

L'aile gauche, qui avait attaqué par Meudon, a éprouvé le même sort que le centre. Quant à l'aile droite, commandée par Flournois, forte de dix à quinze mille hommes, et qui s'était dirigée par Nanterre et Reuil, elle s'est fait cerner et écharper.

Le 3, à six heures du matin, les gardes nationaux attaquèrent Meudon ; s'avançant en tirailleurs à deux reprises différentes, ils furent chaque fois repoussés par les troupes de Versailles.

#### EFFETS DES CANONS DU MONT-VALÉRIEN.

Les gardes nationaux gravissaient en vainqueurs le coteau du Mont-Valérien, dont ils se croyaient maîtres. Ils marchaient dans l'intime persuasion—eux-mêmes l'ont avoué depuis—que le fort avait été livré pendant la nuit par les troupes de Versailles aux généraux de l'Hôtel-de-Ville.

Cette résistance inattendue les frappa de stupeur. C'est à peine s'ils ont le temps de se remettre d'une première panique. De nouvelles décharges, faites à coup pressés, lancent dans leurs rangs cinq, six et quelquefois huit obus par minute.

Si les canons eussent été chargés à mitraille, nous disait un officier qu'on ramenait blessé, ou si l'on eût mis du fort deux mitrailleurs seulement en batterie, il ne serait pas resté un seul homme vivant de ce que nous étions.

Mais le fort tirait avec une extrême réserve, et d'ailleurs, vu la position avancée occupée par les gardes nationaux, les projectiles qu'il envoyait tombaient souvent au-delà de la route, par-dessus les bataillons de fédérés, couchés prudemment à terre.

Le nombre des victimes n'est donc pas, nous le croyons du moins, aussi considérable qu'on a pu le supposer.

Le 168<sup>e</sup> bataillon (fédéré) de marche a toutefois perdu